

Un surréaliste trop introjectif L'étude de la déception d'Antonin Artaud dans son adhésion au surréalisme

Tabatabaei, Sara *

Maître-assistante à l'Université Shahid Beheshti, Téhéran, Iran

Reçu: 06/12/2014

Accepté: 21/06/2015

Résumé

Antonin Artaud, artiste révolté et révolutionnaire, sujet aux troubles psychiques, ne s'est jamais incliné devant l'ordre préétabli des systèmes à penser de son époque. Au moment même de son entrée en littérature émerge le mouvement surréaliste qui aspire à une révolution dans tous les sens. Artaud ne peut qu'adhérer à leur thèse, espérant trouver dans ce nouvel élan, une chambre d'échos à ses propres préoccupations individuelles. Très tôt pourtant il s'aperçoit de son illusion et se sépare des surréalistes qui se conduisent vers une forme à son avis «abâtardie et abjecte de réalisme»: la révolution marxiste. Quoiqu'il insiste que toutes les exaspérations de querelle entre les surréalistes et lui roulent autour du mot Révolution, cet article va démontrer que cette mésentente touche aussi bien à toute autre pierre philosophale du mouvement y compris la pratique de l'écriture automatique, le rôle du rêve et celui d'André Breton incarnant l'image du Père du mouvement.

Mots clés: Surréalisme, révolution, automatisme psychique, rêve, père.

Introduction

Au moment même de l'entrée d'Antonin Artaud en littérature, émerge un nouveau mouvement, le mouvement surréaliste. La première réaction d'Artaud face aux surréalistes, c'est qu'il s'affirme beaucoup plus surréaliste qu'eux:

«J'ai fait connaissance avec tous les dadas qui voudraient bien m'englober dans leur dernier bateau surréaliste, mais rien à faire. Je suis beaucoup trop surréaliste pour cela. Je l'ai d'ailleurs toujours été, et je sais, moi, ce que c'est que le surréalisme. C'est le système du monde et de la pensée que je me suis fait depuis toujours.» (cité par Thévenin, 2006: 21)

Cette surréalité dont Artaud se réclame est en rapport avec l'étrange réalité de son être, incapable de s'intégrer dans le monde des réalités extérieures. Mais de toute façon, le surréalisme est une occasion existentielle pour Artaud et il y adhère à la fin de 1924, malgré sa grande méfiance à l'égard de tout mouvement

social, en espérant trouver dans cet élan, une chambre d'échos à ses préoccupations, ainsi qu'un lieu d'inscription comme sujet dans un discours nouveau, qui a pour but d'étendre les possibilités d'expression de l'homme. Le surréalisme se veut être «une entreprise de grande envergure portant sur le langage¹» et rien d'autre ne pourrait autant attirer Artaud qui se débat déjà avec le langage, avec les mots. Ce dégoût envers les lâchetés de la société du temps, cette aspiration à une transformation complète de l'homme et du monde, cette refonte de l'être par le langage et ce mépris à l'égard de la littérature de divertissement, avoués et revendiqués par les surréalistes, ne peuvent qu'amener Artaud à adhérer à leurs thèses.

D'ailleurs, toujours très soucieux de son étrangeté et de la mal-compréhension de son état d'esprit, Artaud cherche la rencontre avec des

¹ cf. *Manifeste du surréalisme*, André Breton, 1924, p.p. 12-14.

* s.tabatabaei@sbu.ac.ir

individus qui lui ressembleraient et en qui il trouverait le même mal d'être. Il a besoin de se sentir en communauté d'esprit avec d'autres individus. « Communauté dans le refus, dans l'inconfort vital et dans les aspirations ultimes, c'est tout cela qu'Artaud espère trouver » (Durozoi, 1972: 79) dans son adhésion au mouvement surréaliste.

Il s'engage alors avec ferveur dans le mouvement, devient même le directeur du « Bureau de recherches surréalistes » et participe activement à la rédaction de la très violente Déclaration du 27 janvier 1925. Mais c'est surtout dans le n°3 de la revue « *La Révolution surréaliste* », parue le 4 février 1925, que se manifeste encore plus clairement l'accord entre Artaud et les surréalistes, puisque cette fois-ci, c'est lui qui rédige quasiment la totalité des textes² et représente les thèmes principaux par lesquels le surréalisme va attaquer la civilisation et la pensée mortes de son époque, c'est-à-dire :

- L'antirationalisme :

« Nous souffrons d'une pourriture de la raison » (Artaud, 2004: 140)

- La quête de l'invisible, du mystérieux et de l'immédiat:

«A travers les fentes d'une réalité désormais invivable, parle un monde volontairement sibyllin » (Artaud, 2004: 130)

- Le mépris de la littérature qui ne répond pas aux exigences les

- plus intérieures de l'esprit :

«Assez de jeux de langue, d'artifices de syntaxe, de jongleries de formules, il y a à

trouver maintenant la grande loi du cœur» (Artaud, 2004: 153)

- La révolution dans tous les sens qui aspire à:

« [...] une dévalorisation générale des valeurs, à la dépréciation de l'esprit, à la déminéralisation de l'évidence, à une confusion absolue et renouvelée des langues, au dénivèlement de la pensée. [...] à la rupture et à la disqualification de la logique, [...] au reclassement spontané des choses suivant un ordre plus profond et plus fin, et impossible à élucider par les moyens de la raison ordinaire ... » (Artaud, 2004: 141)

- Et finalement, la fascination envers la culture orientale jusqu'alors mal-connue et riche de promesses pour renouveler la vie:

« Vous [les bouddhistes] qui savez comment on se retourne dans sa pensée, et comment l'esprit peut se sauver de lui-même, vous qui êtes intérieurs à vous-même, vous dont l'esprit n'est plus sur le plan de la chair [...], venez. Sauvez-nous de ces larves. Inventez-nous de nouvelles maisons » (Artaud, 2004: 140)

Tous ces points de convergence qui rapprochent Artaud aux autres surréalistes auraient dû assurer la longue collaboration de celui-ci au sein du mouvement. Mais quels étaient les points de divergence qui ont rendu inévitable la rupture précoce, en septembre 1926, entre Artaud et les autres surréalistes ?

1. Sujet psychotique

Les surréalistes, lecteurs de Freud, savaient bien que l'être humain est un être de langage et de désir, le lieu même de leur interaction mutuelle, ce qu'Artaud, lui, ne savait pas, ou mieux vaut dire, ne pouvait pas accepter. Au fait, le surréalisme se voulait être un espace où se déroule l'écriture d'une parole totalement libérée, où l'être pourrait se dire librement, une terre d'accueil pour l'inconscient où gîtent les désirs refoulés. Cette écriture de l'inconscient,

² Artaud y rédige : «À table», «Rêve», «Adresse au Pape», «Adresse au Dalai – Lama», «Lettre aux écoles du Bouddha», «L'activité du Bureau de recherches surréaliste», «Lettre à l'administrateur de la Comédie-Française», «Lettre aux recteurs des Universités européennes».

ou cet accès à l'inconscient aurait permis au sujet de renouer avec cette partie cachée en lui, aurait produit, selon A. Breton, une sorte de «réunification de la personnalité».

Pour ce faire, les surréalistes s'inspirent de la technique analytique freudienne, dite « des associations libres» et examinent dans leurs textes de nouvelles méthodes de création (notamment l'automatisme et l'expérience de l'écriture onirique), en se démarquant bien évidemment du but thérapeutique de la psychanalyse, pour atteindre une libération de l'esprit de toute contrainte et parvenir à une sorte de récupération de ses pouvoirs originels.

Artaud ne pouvait que s'inscrire dans ce mouvement, mais sans s'y appartenir au fond, car une différence essentielle l'en empêchait :

« Mais eux [les surréalistes], leur âme n'est pas physiologiquement atteinte, elle ne l'est pas substantiellement, elle l'est dans tous les points où elle se joint avec autre chose, elle ne l'est pas hors de la pensée; alors d'où vient le mal, est-ce vraiment l'air de l'époque, un miracle flottant dans l'air, un prodige cosmique et méchant, ou la découverte d'un monde nouveau, un élargissement véritable de la réalité? Il n'en reste pas moins qu'ils ne souffrent pas et que je souffre, non pas seulement dans l'esprit, mais dans la chair et dans mon âme de tous les jours». (Artaud, 2004: 79-80)

Cette souffrance dans la chair et dans l'âme, le différencie des autres surréalistes. Elle l'empêche de suivre pleinement cette nouvelle forme d'écriture, car cette méthode a pour but, avant tout, la création d'objets littéraires autonomes, échangeables, communicables avec le reste du monde, restant inscrits malgré tout dans un discours commun, faisant lien social. Or, chez Artaud il n'y a rien d'échangeable. Il ne conçoit pas l'œuvre comme détachée de la vie. Il ne fait pas de littérature, il cherche, avant tout, dans cette nouvelle forme d'écriture, une

méthode lui révélant l'énigme de son existence abîmée au monde. Car en effet Antonin Artaud est un être psychotique³.

Nous savons aujourd'hui, grâce au nouvel essor que Lacan a donné à l'étude de la psychose, que l'impossibilité d'accès à l'ordre du symbolique due à la forclusion du Nom-du-Père et à la non-assomption de la castration symbolique provoquant une perte au niveau de l'être du sujet qui doit désormais s'aliéner dans le verbe pour combler le manque et son désir, maintient l'être psychotique dans le contact permanent avec le Réel, avec le pur ressenti de son être, intraduisible et irréductible au dire. Il est celui qui ne peut pas se représenter par l'intermédiaire du langage, reste non-inscrit au sein de la société où la communication parlante est souveraine. Il se trouve pour ainsi dire dans l'incommunicable.

Artaud en tant qu'un être psychotique ne peut donc réduire son être du réel en un simple Je ; il ne peut subir aucune perte et ne peut se soumettre à aucune loi aliénante quoi que ce soit. Il refuse de se laisser aliéner par des forces autoritaires et extérieures (Père, Société, Culture) et surtout par la chaîne des signifiants du langage. Il rejette alors rigoureusement toutes ces forces extérieures et aliénantes qui pèsent sur son intériorité en lui imposant une perte au niveau du trop plein de sens de son être. Au fait, « Artaud aborde le mouvement surréaliste, non pour s'y fondre, mais au contraire pour y développer à plein sa difficulté d'être, pensant trouver dans ce milieu d'intellectuels apparemment décidés à aller jusqu'au bout une consommation de forces égale à la sienne ». (Durozoi, 1972: 83) Et si nous analysons de plus

³ Cf. le premier chapitre de la thèse de doctorat de l'auteur de l'article: «*Le vide se met à chanter, aliénation et incantation chez Antonin Artaud*», soutenue en juillet 2012 à l'Université Shahid Beheshti.

près et avec plus d'attention les textes qu'Artaud a écrits pendant cette courte période, nous comprenons bien que ce rapprochement provisoire entre Artaud et les surréalistes n'est qu'un grave malentendu. Car nous n'y trouvons que des formules exclusivement propres à Artaud où il évoque son mal à lui, ses angoisses personnelles qu'aucun autre membre du groupe ne pouvait connaître de telle façon et à ce niveau:

« Nul surréaliste n'est au monde, ne se pense dans le présent [...]. Il n'a pas de sentiments qui fassent partie de lui-même, ne se reconnaît aucune pensée. Sa pensée ne lui fabrique pas de monde auquel raisonnablement il acquiesce. Il désespère de s'atteindre l'esprit. [...] Et toutefois entre les failles d'une pensée humainement mal construite, inégalement cristallisée, brille une volonté de sens. La volonté de mettre au jour les détours d'une chose mal faite [...] » (Artaud, 2004: 141-142)

Alors que les surréalistes découvrent dans l'écriture automatique et le rêve, une source inépuisable de l'inspiration qui pourrait favoriser et alimenter toute une nouvelle génération de pensée et d'écriture, Artaud parle inlassablement et furieusement de l'inachèvement de son être, de sa pensée, d'une carence langagière et d'une méfiance atroce envers tous les systèmes d'un monde extérieur dans lequel rien ne pourrait aboutir. Ses vues sont alors souvent jugées « **trop introjectives** » et son personnage comme étant sans limite, rien ne peut venir faire butée au courant de sa pensée confuse. Parce qu'à cause de la forclusion du Nom-du-Père, ce signifiant primordial qui a pour tâche d'arrêter « le glissement indéfini de la signification dans la chaîne des signifiants » (Lacan, 1966: 805), Artaud avance dans une quête éperdue pour justement tenter de trouver ce qui va faire butée à son être qui se disperse à

tout moment et dans tous les sens. Il n'ouvre pas de voie, il n'incarne qu'un trou béant. C'est ce que A. Breton découvre en lui et décrit ainsi de suite :

« Le lieu où Artaud nous introduit me fait toujours l'effet d'un lieu abstrait, d'une galerie de glaces [...]. C'est un lieu de lacunes et d'ellipses où personnellement je ne retrouve plus mes communications avec les innombrables choses qui, malgré tout, me plaisent et me retiennent sur la terre [...]. Je me défiais d'un certain paroxysme auquel Artaud visait à coup sûr [...] il me semblait qu'il y avait là une dépense de forces que nous ne pourrions plus compenser par la suite » (cité par Durozoi, 1972: 84)

Il est bien évident qu'Artaud et les autres surréalistes n'exigent pas la même chose du surréalisme. Pour les autres, il s'agit de changer le mode de vie et la fonction de l'écriture (c'est-à-dire qu'ils en connaissent déjà un sens et une fonction préétablis), tandis que pour Artaud, il s'agit de découvrir en écrivant, ce que c'est le vrai sens de la vie et de l'existence dans un monde de rapports aliénants. Artaud ne peut penser qu'à son propre destin : se refaire et refaire son rapport au monde.

« Tous les systèmes que je pourrai édifier n'égalent jamais mes cris d'homme occupé à refaire sa vie ». (Artaud, 2004: 146)

La rupture entre Artaud et les autres surréalistes semble irréfutable. Elle sera quand même définitive au moment où le groupe décide de s'adhérer au parti communiste français en novembre 1926, et sera annoncée officiellement par la publication de la brochure « *Au grand jour* » au début de 1927 déclarant l'exclusion d'Artaud en même temps que l'adhésion du mouvement au parti communiste français. La rupture apparaît, en fait, être provoquée de façon bilatérale : si Artaud est exclu du mouvement parce qu'à cause de ses vues trop introjectives, «

il ne voulait voir dans la Révolution qu'une métamorphose des conditions intérieures de l'âme, ce qui est le propre des débiles mentaux, des impuissants et des lâches, et parce qu'il ne reconnaissait d'autre matière que la matière de son esprit »⁴, lui aussi de son côté publie la brochure « *La Grande Nuit ou le bluff surréaliste* » en juin 1927 et y condamne l'adhésion du mouvement surréaliste au P.C.F, la considérant une trahison, une dégradation de l'idée même de la révolution.

« Il s'agissait en somme pour le surréalisme de descendre jusqu'au marxisme, mais il aurait fait beau voir le marxisme chercher à s'élever jusqu'au surréalisme. » (Artaud, 2004: 238)

2. Révolution dans l'âme

Au début de son adhésion au mouvement surréaliste, Artaud insiste sans hésitation sur le but à son avis ultime du mouvement, soit une révolution qui ne vise pas tellement à créer un changement à l'ordre des choses qu'à créer un mouvement dans les esprits. Il écrit déjà dans une lettre à Max Morise datée du 16 avril 1925:

« Je ne vois pas, pour ma part, un autre but immédiat, un autre sens actif à donner à notre activité que révolutionnaire, mais révolutionnaire bien entendu dans le chaos de l'esprit, ou alors séparons-nous!». (Artaud, 2004: 156)

Artaud qui n'a pas supporté l'aliénation de son être dans le verbe, lui qui n'a pas supporté le moindre manque, la moindre perte à l'absolu de son esprit, lui qui a choisi la jouissance mortifère d'être pris dans un esprit trop plein de sens luttant inlassablement contre toute loi extérieure et réductrice pour donner libre cours à

son pur ressenti intérieur, lui qui espère découvrir de nouveaux rapports symboliques au monde en créant un langage qui ne soit pas hostile aux nécessités les plus intérieures de son âme, qui soit capable de dire « la chose » qui n'est jamais dite; comment pourrait-il laisser son être de l'intérieur et sans limite, suivre l'extériorité d'un déterminisme historique. Tous les systèmes de l'interprétation du monde ignorant l'intériorité de l'être humain risquent d'être faux. Et pour Artaud le marxisme n'est qu'un de ces systèmes qui cherchent à imposer l'extériorité du scientisme et du rationalisme à l'intériorité de l'esprit humain, en fermant tout accès à l'inconnu, à non-disable. Il n'est que « le dernier fruit pourri de la mentalité occidentale ». (Artaud, 2004: 244)

Alors qu'Artaud ne parvient pas encore à dire ce qu'il «est», et ce qu'est son rapport au monde, à quoi lui sert toute une science humaine (à ses yeux) affligée d'une impuissance pareille et même plus grave. Le sens de la vie ne pourra se dévoiler que postérieurement à la connaissance des mystères de l'esprit dans sa totalité.

« Mais que me fait à moi toute la Révolution du monde si je sais demeurer éternellement douloureux et misérable au sein de mon propre charnier. Que chaque homme ne veuille rien considérer au-delà de sa sensibilité profonde, de son moi intime, voilà pour moi le point de vue de la Révolution intégrale. Il n'y a de bonne révolution que celle qui me profite, à moi, et à des gens comme moi. Les forces révolutionnaires d'un mouvement quelconque sont celles capables de désaxer le fondement actuel des choses, de changer l'angle de la réalité. » (Artaud, 2004: 237)

La Révolution d'Artaud ne vise donc qu'à toucher au plus intime du sujet, à son être de l'intérieur, antérieur à toute aliénation dans les objets extérieurs, et à ses sensibilités profondes.

⁴ «*Au grand jour*», brochure publiée par les surréalistes à Paris en 1927, un petit extrait de la brochure se trouve in «*Antonin Artaud, Œuvres*», 2004: 235

Elle ne vise en aucun cas le champ sociopolitique qui n'est qu' « une représentation inutile et sous-entend » du réel (Artaud, 2004: 240). Elle doit produire une métamorphose des conditions intérieures de l'âme, doit changer l'angle de la réalité, et cela ne pourrait se réaliser que « dans les cadres intimes du cerveau » (Artaud, 2004: 236). C'est-à-dire que pour Artaud une vraie Révolution est un bouleversement dans **l'ordre du symbolique**, le lieu où la pensée de tout sujet prend assise. Il ne croyait jamais que « le surréalisme pût s'occuper de la réalité » (Artaud, 2004: 156), mais très tôt il s'aperçoit de son illusion et se sépare des surréalistes qui se conduisent vers « une forme abâtardie et abjecte de réalisme. Car c'est à cela que la révolution marxiste nous amène directement » (Artaud, 2004: 244). Il va donc continuer tout seul cette lutte contre toutes les formes d'oppression spirituelle, parce qu'à son avis « la Révolution véritable est affaire d'esprit », « affaire d'individu ». (Artaud, 2004: 244,245)

Bien que dans « *A la Grande nuit ou le bluff surréaliste* », Artaud insiste sur le fait que « tout le fond, toutes les exaspérations de querelle [entre les surréalistes et lui] roulent autour du mot Révolution » (Artaud, 2004: 236), nous allons voir de plus près que cette mésentente touche aussi bien à toute autre pierre philosophale du mouvement, surtout à celle de l'écriture automatique et à celle du rêve.

3. Automatisme psychique

Au moment où Artaud adhère au surréalisme, l'automatisme psychique est le fondement et la base sur laquelle se repose la définition même du mouvement:

«SURREALISME, n. m. Automatisme psychique pur par lequel on se propose

d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale.» (Breton, 1924: 9)

Mais c'est justement sur ce point très important qu'Artaud éprouve une différence remarquable de conception. *Le Pèse-Nerfs* paraît en 1925, l'année où Artaud participe avec enthousiasme dans les activités surréalistes et ses idées prédominent parfois même sur celles des autres. Cet ouvrage a été, pour ainsi dire, écrit à l'époque de la plus grande activité surréaliste d'Artaud et nous pouvons y repérer la trace de ce que celui-ci entend par l'automatisme psychique et la pratique de l'écriture automatique. En effet la page qui ouvre *Le Pèse-Nerfs* est une page en ce sens bien significative:

« J'ai senti que vous rompiez autour de moi l'atmosphère, que vous faisiez le vide pour me permettre d'avancer, pour donner la place d'un espace impossible à ce qui en moi n'était encore qu'en puissance, à toute une germination virtuelle, et qui devait naître, aspirée par la place qui s'offrait.» (Artaud, 2004: 159)

A qui s'adresse ici Artaud en employant ce pronom personnel «vous», si non aux surréalistes, à qui il se joint en espérant trouver dans cet élan « un espace impossible » où sa pensée accablée par le trop plein de sens, pourrait finalement avancer sans crainte des «phantasmes d'un idéalisme décevant » (Artaud, 2004). Dans cette même page Artaud parle de l'expérience de l'écriture automatique côte à côte des autres surréalistes:

«Je me suis mis souvent dans cet état d'absurde impossible, pour essayer de faire naître en moi de la pensée. Nous sommes quelques-uns à cette époque à avoir voulu attenter aux choses, créer en

nous des espaces à la vie, des espace qui n'étaient pas et ne semblaient devoir trouver place dans l'espace.» (Artaud, 2004.)

Nous voyons clairement que dès les premières expériences de pratique de l'écriture automatique, Artaud s'en sert dans un but autre et d'une manière très différente de l'idéal exigé par Breton. Celui-ci indique dans le *Manifeste du surréalisme* que cet état dans lequel il faut que l'écrivain se situe pour pouvoir capter et transcrire les images purement poétiques et merveilleuses (soient des images d'apparence irréelles qui relatent implicitement ou parfois même explicitement l'univers inconnu de l'inconscient refoulé) doit être l'état «le plus passif, ou réceptif» où le récepteur se contente de jouer le rôle d'un «appareil enregistreur». Tandis que pour Artaud, cet état est un état «d'absurde impossible», il cherche à créer volontairement un espace vide dans lequel il guette la genèse d'un nouvel espace où sa pensée puisse naître du fond de son être, «comme le guerrier qui colle son oreille à la terre pour saisir le galop du cheval de l'ennemi qui se rapproche, il est à l'écoute de ce qui se trame «*au-dessous de la pensée*», dans la profondeur de la corporalité » (Thévenin, 2006: 125) . Il ne s'agit donc pas pour Artaud de s'abandonner à un état de passivité ou d'enchantement, mais au contraire, il s'agit de trouver la bonne condition pour créer, de trouver un espace, une terre fertile pour enraciner sa pensée déracinée.

«Mais je suis encore plus frappé de cette inlassable, de cette météorique illusion, qui nous souffle ses architectures déterminées, circonscrites, pensées, ces segments d'âme cristallisés, comme s'ils étaient une grande page plastique et en osmose avec tout le reste de la réalité. Et la surréalité est comme un rétrécissement de l'osmose, une espèce

de communication retournée. Loin que j'y vois un amoindrissement du contrôle, j'y vois au contraire un contrôle plus grand, mais un contrôle qui, au lieu d'agir, se méfie, un contrôle qui empêche les rencontres de la réalité ordinaire et permet des rencontres plus subtiles et raréfiées, des rencontres amincies jusqu'à la corde, qui prend feu et ne rompt jamais.» (Artaud, 2004: 159)

Artaud s'oppose aux autres surréalistes qui cherchent à élargir cet espace de l'osmose entre les rêves et la conscience, il veut que la surréalité soit «un rétrécissement de l'osmose», en ce sens qu'il ne se laisse pas envoûter par un inconscient sans bornes et incontrôlé, essaie au contraire d'améliorer le niveau de sa lucidité, de se concentrer au maximum possible sur ce que sa main va tracer sur la page blanche, et c'est pour cela qu'il a besoin de cet espace vide, bien loin de moindre secousse qui pourrait si facilement perturber l'organisation de sa pensée affolée et en cassure.

Nous avons vu qu'Artaud est pris dans le Réel, cet espace déjà sans bornes où il est plongé sans point d'appui. Il ne peut alors qu'être en opposition radicale avec le concept d'écriture automatique que les surréalistes pratiquent en «l'absence de tout contrôle». Par ailleurs, alors que la pratique de l'écriture automatique dite «dictée de la pensée» repose sur l'infaillibilité de la pensée, sur l'idéal d'une pensée par définition forte, ne connaissant point la faille ou de trou en son sein, Artaud parle toujours de trou capital et de la faille de sa pensée atteinte, dont il doit s'obstiner à fixer les traces. Il est incapable de piéger dans ses rêves les images surgies et incroyables d'apparence irréelle, pour ensuite architecturer un état de «résolution» où le rêve et la réalité se mêlent intimement ; cette constitution psychique est loin d'être celle

d'Artaud, être psychotique, chez qui la pensée se dérobe sans cesse.

4. Rêve

Cette écriture automatique, exercée par les surréalistes, demande pour se produire, d'atteindre un état du demi-sommeil, où la conscience de la réalité extérieure et immédiate peut être abandonnée au profit des murmures intérieurs d'un inconscient jusqu'alors refoulé, par la voie du Rêve. En ce faisant, ce procédé aspire à une réalité absolue, une « surréalité » qui se manifesterait de la rencontre entre la réalité et le rêve.

« Je crois à la résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de surréalité, si l'on peut ainsi dire. C'est à sa conquête que je vais, certain de n'y pas parvenir mais trop insoucieux de ma mort pour ne pas supputer un peu les joies d'une telle possession. » (Breton, 1924: 5)

Le rêve est donc pour les surréalistes (lecteurs de Freud), la voie qui s'ouvre au merveilleux, au mystère et à la poésie pure, c'est-à-dire à « l'inconscient considéré comme fournisseur d'images poétiques dont le convoyeur naturel serait le rêve, et l'automatisme le déclencheur magique. L'inconscient vu comme une fabuleuse caverne d'Ali-Baba où dorment les diamants du fantastique dont ce nouveau sésame, l'écriture automatique, va permettre de prendre possession » (Thévenin, 2006: 162). Ils se plongent volontairement dans le rêve et en font une sorte de culte, de fétichisme, une véritable obsession.

C'est juste à ce moment-là qu'Artaud adhère au mouvement et en prend la tête en acceptant de diriger le Bureau des recherches surréalistes. Il se trouve face à des surréalistes qui prennent

leurs rêves pour les représentations d'une réalité absolue et indubitable, tandis qu'en fait dans le rêve, il n'est plus question ni de croire, ni de douter, ni de certitude, mais du « déplacement de croyance », les barrières disparaissent et les portes fermées s'ouvrent sur un monde absurde :

« Le sommeil venait d'un déplacement de croyance, étreinte se relâchait, l'absurde me marchait sur les pieds. » (Artaud, 2004 : 160)

Artaud tente alors de transformer l'attitude des surréalistes face au rêve en leur demandant de s'occuper plutôt du cheminement du rêve dans l'esprit, de la manière dont il se manifeste et du langage dont il se sert pour concrétiser son contenu et non pas tellement de ce contenu, soit disant latent. Selon lui, la surréalité ne peut exister en soi, détachée de la réalité. Il faut sonder dans les profondeurs d'une réalité depuis toujours déjà-là pour en extirper le mystère dissimulé, refoulé peut-être dans l'inconscient. La voie du mystère et de la surréalité passe par la connaissance d'un encore plus ignorée, soit la réalité. Artaud ne voit pas le rêve comme miroir du merveilleux, mais comme l'autre face d'une réalité toujours identique. Le but du rêve n'est donc point d'« arriver au lieu dit Surréalité, il est de comprendre où est la réalité » (Thévenin, 2006 : 174). Il demande alors à tous les membres du groupe que « chacun s'applique à isoler et noter dans ses rêves tout ce qui paraît être soumis à un système, [...] à une certaine logique de l'inconscient ou du rêve ». (cité par Thévenin, 2006 : 175)

« Je ne me livre pas à l'automatisme sexuel de l'esprit, mais au contraire dans cet automatisme je cherche à isoler les découvertes que la raison claire ne me donne pas. Je me livre à la fièvre des rêves, mais c'est pour en retirer de nouvelles lois. Je cherche la multiplication, la finesse, l'œil

intellectuel dans le délire, non la vaticination hasardée. Il y'a un couteau que je n'oublie pas. » (Artaud, 2004 : 149)

Nous n'avons pas éloigné de la vue cette vérité qu'Artaud ne ressemble pas aux autres surréalistes pour qui la réalité est un endroit bien connu où ils demeurent aisément, ils ne peuvent pas être fascinés de cette réalité pour eux plutôt banale et se mettent alors à fouiller le champ d'une surréalité quelconque. Mais pour Artaud, juste au contraire, cette réalité, au sein duquel il ne s'est jamais intégré et où il se trouve en suspens (faute de son ancrage à l'ordre du symbolique par le refus de la castration symbolique menant le sujet à assumer la réalité de son être au monde), reste encore plus énigmatique que toute autre surréalité à découvrir dans le rêve. Artaud ne s'amuse pas à noter tout simplement ses fantasmes, il pense qu'il faut travailler sur le rêve, essayer de le déconstruire pour le reconstruire de nouveau et en dégager la logique profonde d'un système qui pense, pense autrement et dit différemment ce qu'il pense. Cela ne veut pas dire qu'Artaud ignore complètement le contenu du rêve, il y cherche attentivement ce qui a été exclu du champ de la réalité apparente, ce que de la vie apparente est déjà mort, mais continue à vivre quelque part dans l'inconscient.

En essayant de découvrir la systématisation du rêve, « en s'appliquant à déchiffrer l'écriture du rêve, en plongeant dans l'épaisseur des couches de souvenirs, lambeaux de vie, morts dans la vie, mais enfouis vifs dans la mémoire refoulée, en suivant les traces inversées de ce refoulement, en tâchant de déterminer l'instant précis où, dans l'inconscient le plus profond, *l'inconscience féconde*, s'était mise en marche la mécanique bien ajustée du refoulement [...], le moi en pièces pourra peut-être reconstituer sa *mécanique pensante*, comprendre le pourquoi de

ses failles, de ses manques, de ses ruptures, et par là rassembler sa pensée ». (Thévenin, 2006 : 176) Bref, Artaud ne sert pas au rêve en tant qu'un appareil enregistreur, il s'en sert pour découvrir la source de son mal-être. Il a lutté contre toutes les aliénations antérieures (celle dans la matière du marxisme et celle signifiante dans le verbe), et ne peut assumer, non plus, celle-ci (encore plus cruelle) : l'aliénation dans le rêve.

Par ailleurs, Artaud est celui qui connaît le danger de toute aliénation. Une aliénation quelconque implique une perte irrémédiable au niveau de l'être du réel, de l'esprit pur, une menace qui s'oppose à la liberté absolue de l'être pensant, de la pensée même. C'est ainsi que quelques années après sa rupture avec les surréalistes dans une conférence à l'Université de Mexico, il parle de l'écriture automatique et du fétiche de l'inconscient en tant qu'« une intoxication de l'esprit », « un envoûtement » dangereux :

« Le Surréalisme a inventé l'écriture automatique, c'est une intoxication de l'esprit. La main libéré du cerveau va où la plume la guide ; et, par-dessous un envoûtement étonnant, guide la plume de façon à la faire vivre, mais pour avoir perdu tout contact avec la logique cette main, ainsi reconstruite, reprend contact avec l'inconscient ». (Artaud, 2004 : 688)

Artaud a bien ressenti que l'aliénation aveugle de l'esprit dans l'inconscient et l'écriture automatique pourraient véhiculer et véhiculent en réalité « tout ce qu'une pensée lucide a pour charge de repousser, toutes les superstitions, toutes les formes que l'obscurantisme peut prendre, les pires relents du spiritisme et du médiumnisme ». (Thévenin, 2006 : 87)

« - L'Inconscient ne m'appartient pas sauf en rêve, et puis tout ce que je vois en lui et qui traîne est-ce une forme marquée pour naître ou du malpropre que j'ai rejeté ? » (Artaud, 2004 : 932)

Il faut distinguer « le malpropre » des « formes marquée pour naître », et c'est pour ça qu'Artaud garde la plus grande conscience dans ses rêves, tandis que le surréalisme vise « à maintenir la conscience séculaire de l'homme dans l'abêtissement dans lequel on ne peut que la voir de plus en plus sombrer » (cité par Thévenin, 2006 : 87) par ce genre d'obscurantisme. Si le surréalisme, selon Artaud, a avorté dans sa révolte, c'est qu'il a sombré son mouvement dans l'abstrait d'une sorte d'occultisme moderne qui a justement oublié les origines et le lien étroit entre les « circonstances mentales » et le courant concret des choses, entre l'esprit et la matière concrète, a ignoré « que les localisations de substance pensante entre en branle en même temps que leur sentiment et leur vision . » (Artaud, 2004: 89)

« Mais le mystère du Surréalisme est que cette révolte, dès l'origine, a sombré dans l'inconscient.

Elle a été une mystique cachée. Un occultisme d'un nouveau genre, et comme toute mystique cachée elle s'est exprimée allégoriquement et par des larves qui ont pris l'air de la poésie.» (Artaud, 2004 : 686)

Il reste encore un dernier mot à dire sur les raisons qui ont motivé l'exclusion d'Artaud du mouvement : son hostilité envers André Breton représentant le père du mouvement ; ce que beaucoup ont jugé hâtivement envieux.

5. Répulsion du Père

C'est vrai que le Surréalisme voulait être d'un certain point de vue une révolte « contre toutes les formes du Père, contre la prépondérance envahissante du Père dans les mœurs et les

idées » (Artaud, 2004 : 685), le Père interdisant les premières pulsions sexuelles et provoquant la peur de castration ; c'est vrai qu'il voulait lutter contre l'autorité du Père en donnant libre cours aux fantasmes sur lesquels pèse l'interdit du Père :

« Le Surréalisme est né d'un désespoir et d'un dégoût et il est né sur les bancs de l'école. Beaucoup plus qu'un mouvement littéraire, il a été une révolte morale, le cri organique de l'homme, les ruades de l'être en nous contre toute coercition. Et d'abord la coercition du Père. » (Artaud, 2004)

Mais l'étonnant c'est qu'il a finalement élevé en son sein une image encore proche de celle du Père, du moi idéal, soit l'image d'André Breton en tant que le Père du mouvement. Artaud éprouve une répulsion envers ce phénomène et s'y oppose obstinément, car étant tout petit, il s'est déjà opposé à la loi du Père, a refusé la castration symbolique opérée sous le Nom-du-Père et entraînant l'aliénation du sujet dans le verbe. Comment pourrait-il alors dans cette tentative de révolte contre toutes les formes du Père, se soumettre à l'image d'un Père dont la loi serait encore prépondérante.

« Que voulez-vous donc poursuivre avec eux [les surréalistes]. Avec quelles nouvelles équipes moutonnières qui n'iront prendre leurs mots d'ordre qu'auprès du seul André Breton ??? Car dans le surréalisme n'y a-t-il jamais eu autre chose qu'André Breton. Tout le surréalisme, ses contradictions, ses humeurs, n'a-t-il pas été fonction des contradictions et des humeurs personnelles d'André Breton ? » (Artaud, 2004 : 243)

Il ne peut donc se revêtir de l'habit du fils, d'un membre du groupe dont le chef, vêtu de l'habit du Père, dominerait par sa loi sur les autres. La relation d'Artaud avec Breton n'a jamais été de même nature que celle des autres surréalistes.

Comme nous avons déjà une fois souligné, Artaud se joint aux surréalistes pour s'inscrire en tant que sujet dans un discours social, pour se faire des liens, se faire connaître et se reconnaître par la confrontation avec des individus proches de lui, ayant les mêmes goûts et les mêmes dégoûts, et pour finalement en arriver à éprouver concrètement les différences qui l'empêchent de pouvoir vivre l'existence d'un membre du groupe. Il ne lui reste d'autre choix que de laisser les autres surréalistes s'occuper de leur obsession du marxisme, du rêve, du Père, et de poursuivre son propre destin de l'individu marginal tout seul. Artaud se soumet alors de nouveau à son étrangeté et à sa solitude:

« Au nom de l'impuissance qui m'affecte, qui me retranche de la réalité, je me suis cantonné dans ma solitude. Impuissance qui m'a été un absolu à moi-même; comme l'amour était un absolu pour quelques autres, comme l'action est un absolu pour certains. » (Artaud, 2004)

Conclusion

Finalement ce qu'Artaud pense du mouvement surréaliste c'est que ce mouvement a aidé la littérature à se « rapprocher de la vérité essentielle du cerveau. Mais c'est tout. » (Artaud, 2004 : 239). En ce qui concerne cette révolution dans l'esprit que le surréalisme prétendait – abusivement selon lui – Artaud va en repérer le vrai chemin au milieu des objets et des choses concrets, puisque pour atteindre la surréalité il faut passer par la connaissance profonde de la réalité et pour toucher à l'abstrait, il faut pénétrer au fond du concret. Du rêve, Artaud va faire une bonne utilisation pour découvrir une nouvelle manière de conduire la pensée et de se tenir au milieu des apparences. Il va questionner le rêve avec la plus grande

conscience pour déterminer les éléments de son système, les moyens dont il use pour s'inscrire dans l'esprit de l'homme, sa loi et sa logique profonde, afin de créer un langage pareil « en rapport avec des états les plus affinés de l'esprit », c'est-à-dire : « la parole d'avant les mots » qu'il va essayer ensuite de ressusciter sur la scène du théâtre occidental aussi bien que dans son écriture et ses textes. Une écriture qui saurait restaurer le mouvement des significations antérieur à leur fixation dans les mots pour dire l'inédit de l'être de l'homme et de son esprit.

Bibliographie

- Artaud A. (2004), *Antonin Artaud, Œuvres*. Paris : Quarto Gallimard.
- Breton, A. (1924), *Manifeste du Surréalisme*. wiki livres [http://www.wikilivres.ca/wiki/Manifeste – du – surréalisme](http://www.wikilivres.ca/wiki/Manifeste_-_du_-_surrealisme)
- Durozoi G. (1972), *Artaud, l'aliénation et la folie*. Paris : Larousse.
- Lacan J. (1966), *Écrits*. Paris : Seuil
- Thévenin P. (2006), *Antonin Artaud, Fin de l'ère chrétienne*. Paris : Lignes Léo-Scheer.